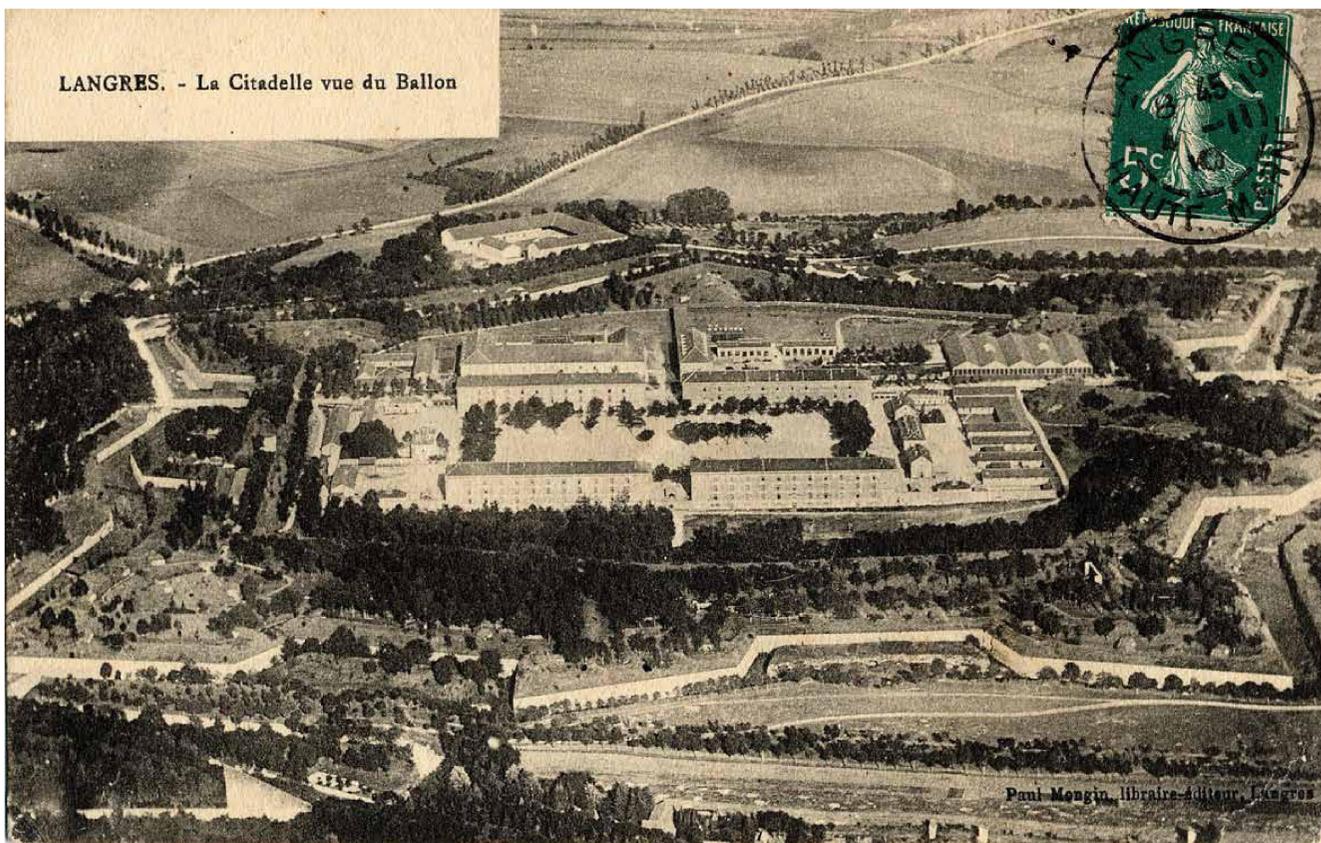


LA DERNIÈRE CITADELLE



Vue aérienne de la citadelle en 1906 - collection particulière



Honneurs rendus au Drapeau du 21^e par le Régiment

Le 21^e Régiment d'Infanterie réunit sur la place d'Armes en 1912 - collection particulière



Vue aérienne de la citadelle en 1918 - Library of Congress

Durant l'été 1840, le sort de la place de Langres se joue très loin de la France : au Moyen-Orient ! L'Angleterre, la Russie, la Prusse et l'Autriche y soutiennent l'empire ottoman contre les ambitions territoriales de l'Égypte, appuyée par la France. Les quatre vainqueurs du 1^{er} Empire signent le Traité de Londres le 15 juillet en écartant la France des négociations. Pour cette dernière, cet accord est un affront, un « *Waterloo diplomatique* » selon l'expression de Lamartine. Se sentant soudainement menacée par cette coalition, la France accélère ses projets de mise en défense. Paris se voit protégée par une nouvelle enceinte de 33 kilomètres de long réalisée en 4 ans. Le 14 janvier 1841, le Comité des Fortifications déclare : « *Il y a donc maintenant unanimité pour faire de Langres la grande place de dépôt des frontières du nord-est et de l'extrême droite de la défensive de l'intérieur* ». En moins de 10 ans, Langres va devenir l'une des plus redoutables forteresses du pays : la dernière et plus vaste citadelle de France va y être construite.

LA GENESE

Rôle stratégique de la place de Langres

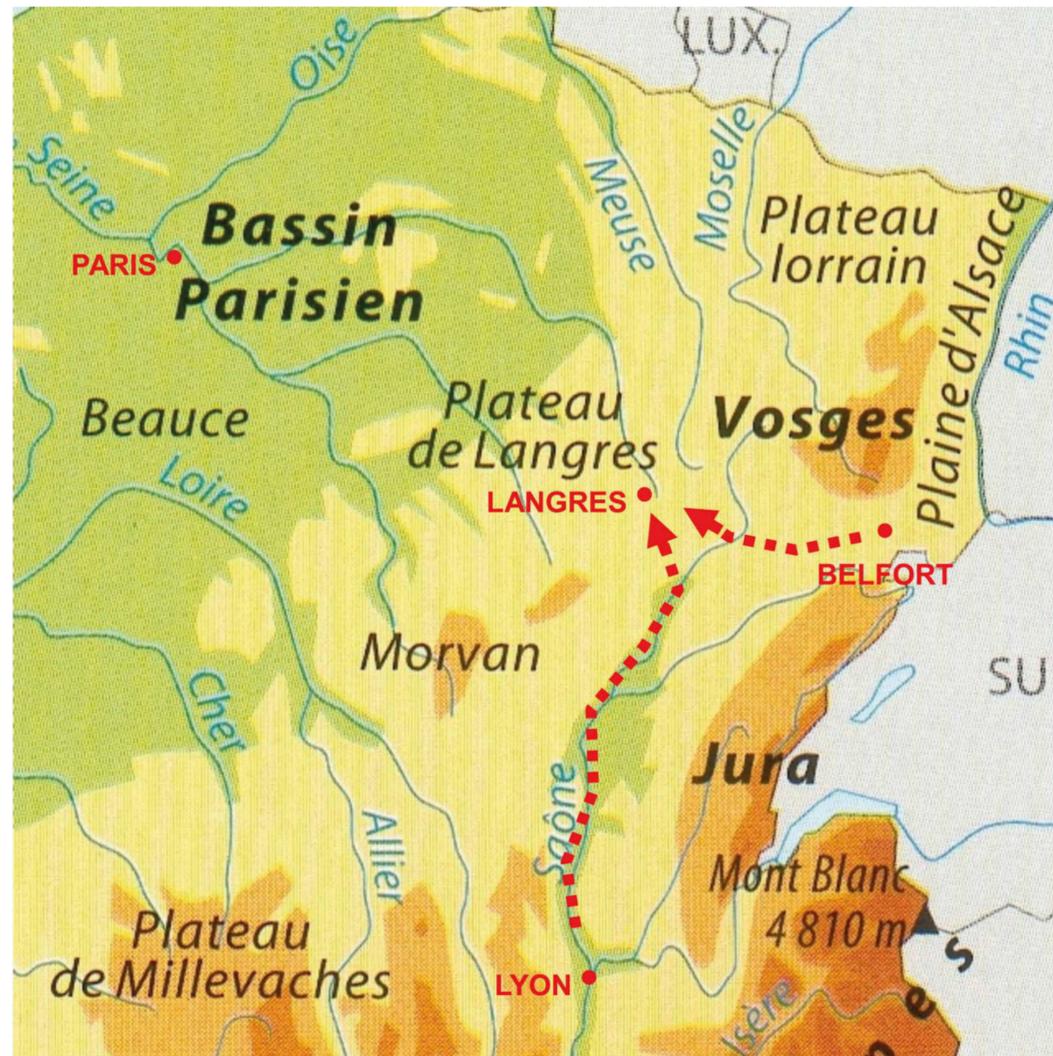
La Commission de défense adopte *in fine* la position du général Haxo qui prévoit de faire de la place de Langres la plus grande forteresse de l'aile droite des défenses est du pays.

En étant située en arrière des frontières du Rhin et du Jura, elle se voit attribuer un double rôle stratégique :

- fixer une offensive ennemie ayant forcé la trouée de Belfort ou remontant par la vallée de la Saône,
- soutenir une armée manœuvrant et prenant l'offensive entre le sud de la Champagne, les Vosges et le Jura.

En ce milieu du XIX^e siècle, la stratégie d'invasion d'un pays reste identique depuis l'époque médiévale : pour progresser, il faut nécessairement maîtriser une à une les forteresses renfermant soldats, armes et vivres au risque de s'exposer à des revers cuisants sur ses arrières.

En devenant la dernière place-forte avant l'Ile-de-France, Langres est bien la « clé de Paris », chargée d'attirer et d'immobiliser un ennemi progressant depuis l'est ou le sud afin de gagner un temps précieux pour les armées nationales pouvant se déployer en avant de la capitale.



Carte des frontières est et simulation des axes d'offensive justifiant la réalisation de la citadelle de Langres. D.R.

Tergiversations

En avril 1698, en inspectant les fortifications de Langres, Vauban préconise la construction d'un « *camp retranché* » au sud de l'enceinte urbaine, qui, « *bâti en temps de paix, pourrait servir à y abriter huit ou dix mille hommes en temps de guerre* ». Mais vingt ans auparavant, suite à l'annexion de la Franche-Comté, Langres a cessé d'être une place forte frontalière. Vauban ne construit aucun ouvrage à Langres, attaché qu'il était à défendre Besançon et Belfort. Pour plus d'un siècle et demi, la modernisation – et même l'entretien – des fortifications devient une préoccupation secondaire.

L'invasion de 1814 qui précipite la fin du 1^{er} Empire prouve l'obsolescence de ces fortifications. Tirant les leçons de cette déconvenue, la Commission de Défense déclare bientôt que « *Langres doit devenir une grande place fondamentale de la défense du royaume, tant pour les deux frontières du Rhin et du Jura que pour l'intérieur* ».

Mais les avis sont partagés. Faut-il fortifier la vallée de la Marne en plusieurs lieux (par exemple Langres, Chaumont, Joinville...) ou établir un seul et puissant môle défensif ?

En 1821, la Commission de Défense adopte une position médiane : Chaumont et Langres sont classées places fortes de deuxième catégorie. Des travaux sont entrepris dans la foulée de cette décision. Acquise par le Génie en 1817, la tour de Navarre est transformée en poudrière en 1824. En 1818, l'ancien couvent des Ursulines est transformé en caserne, la première à Langres. A partir de 1829 on entreprend la restauration du front sud. En 1832, la ville cède son enceinte et le chemin de ronde à l'État, qui acquiert également les terrains nécessaires pour constituer un glacis. La galerie couverte du chemin de ronde est démolie par tranches successives, entre 1814 et 1847.

Durant une vingtaine d'années, Langres se trouve en concurrence directe avec Chaumont. Mais la crise diplomatique de 1840 précipite les événements. Il faut choisir une solution définitive et c'est Langres qui devient l'unique place-forte du département.

LE PROJET INITIAL

Le père de la citadelle : Le commandant Chauchard



Le Général CHAUCHARD

Portrait du commandant Chauchard - collection particulière

Auguste Adolphe Napoléon Chauchard est né à Belfort le 21 avril 1801. En 1819, il entre à l'École Polytechnique puis à l'École d'application du Génie de Metz deux ans plus tard. Affecté au 2^e Régiment du Génie à sa sortie le 31 décembre 1823, il y apprend son métier de sapeur à Montpellier. Il passe ensuite à Grenoble, en mars 1829, où le général Haxo en fait son aide de camp pendant la campagne de Belgique. En 1838, il commande le Génie de l'expédition du Mexique et revient en France en août 1839.

Lorsque le Ministre de la Guerre prend la décision d'aménager un camp retranché à Langres en 1841, cette mission lui est confiée. Il s'installe dans la cité et avec une efficacité remarquable, il mène de front le chantier de la citadelle et la rénovation des remparts de la ville jusqu'en 1848. Nommé colonel le 29 décembre 1847, il quitte Langres pour Toulon en 1848 alors que les travaux de la citadelle ne sont pas encore terminés. Il termine sa carrière dans l'armée active en 1866 comme Général de Division et assiste impuissant et accablé à la défaite de 1870. Il décède à son domicile parisien le 16 octobre 1880.

Le projet de 1841

Le 17 février 1841, un mois à peine après la décision du Comité des Fortifications de faire de Langres cette puissante place de dépôt, un premier projet est proposé.

Il prévoit des équipements particulièrement ambitieux, répartis sur 31 bâtiments, dont les deux tiers sont « voués à l'épreuve » des boulets et des bombes :

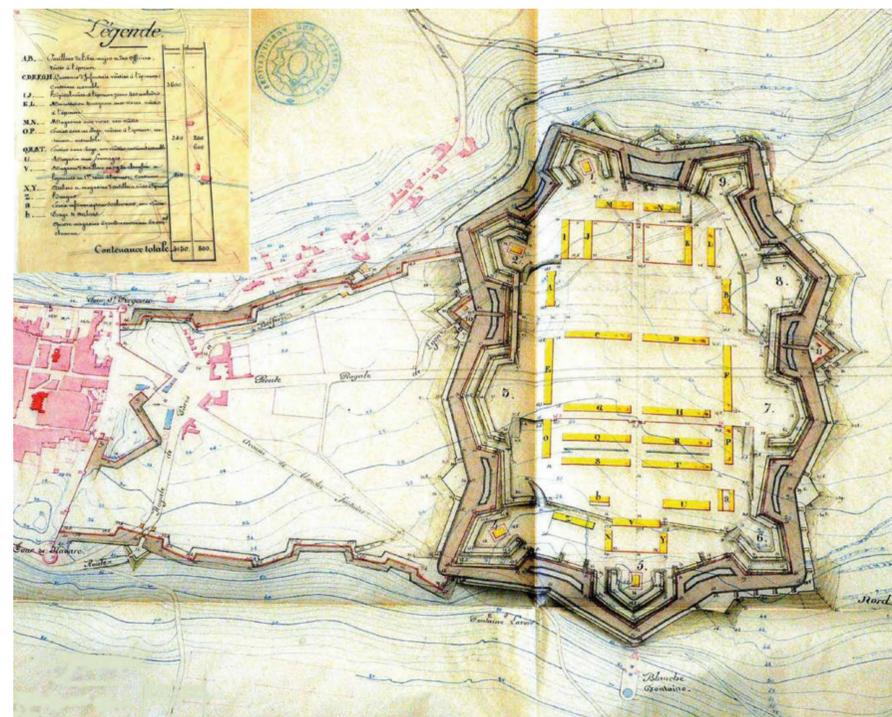
- 2 pavillons pour l'état-major et les officiers,
- 6 casernes pour 3 600 fantassins,
- 2 hôpitaux pour 400 malades,
- une manutention et 3 magasins aux vivres,
- 6 écuries pour 800 chevaux, un magasin aux fourrages et une écurie-infirmerie pour 50 chevaux,
- un arsenal pour 210 artilleurs, 2 ateliers et magasins d'artillerie voués à l'épreuve, un hangar,
- 4 magasins à poudre de 60 tonnes chacun

Le budget prévisionnel s'établit à :

- 3 850 000 francs pour les fortifications,
- 5 000 000 de francs pour les bâtiments,
- 450 000 francs pour les acquisitions de terrain.

Au titre des fortifications, le projet initial prévoit la réalisation d'une citadelle défendue par 9 bastions (numérotés dans le sens inverse des aiguilles d'une montre en commençant par le bastion est).

Quatre étaient attribués au seul front sud, destiné à barrer entièrement l'éperon de pente à pente. Cette forteresse est reliée à l'enceinte urbaine par deux longues courtines se rattachant aux tours de Navarre et Saint-Ferjeux. Entre ces deux ouvrages, il est prévu la suppression du front sud de l'enceinte urbaine afin d'interdire à l'ennemi tout retranchement éventuel dans la cité.



Projet de la citadelle en 1841 - service historique de la Défense

Un vaste camp retranché permettant le regroupement et cantonnement d'une armée mobilisée en cas de menace est aménagé dans ce vaste espace entre la ville et la citadelle. Un fort construit au sommet de la colline des Fourches complète le dispositif en couvrant les accès nord de l'éperon, en contrôlant les débouchés des vallées de la Bonnelle et de la Marne et en obligeant l'ennemi à une ligne de blocus plus longue.

Répugnant naturellement à ce qu'un ouvrage militaire soit traversé par une voie civile, il est prévu un contournement de la route de Lyon par l'est, en longeant les fronts des trois bastions. Ce tracé implique un rallongement d'environ 600 mètres et surtout, un dénivelé de 25 mètres à la fois coûteux et peu pratique.

LE PROJET DÉFINITIF

Le projet de 1842

Dès le mois de mai 1842, le Comité des Fortifications arrête un nouveau plan, plus réaliste et plus conforme aux contraintes budgétaires. Les franges est et ouest du plateau sont abandonnées, entraînant un rétrécissement du périmètre fortifié. Le tracé de la citadelle devient plus compact, doté de huit bastions *grosso modo* orientés selon les points cardinaux. Afin de parfaire le verrouillage de l'éperon et d'échelonner en profondeur les défenses du front sud, deux lunettes (au sud-est et au sud-ouest) sont prévues à environ 200 mètres du corps de place. En raison de la grande quantité de déblais dus aux travaux de terrassement, le principe d'un grand cavalier en arrière du front ouest est adopté afin d'éviter une évacuation extérieure au périmètre fortifié, solution qui aurait été plus coûteuse. Il est également décidé que la route traverserait la citadelle, à une cinquantaine de mètres à l'est de la précédente. Les bâtiments militaires sont redimensionnés en fonction des nouvelles dotations : 4 casernes (au lieu de 6) permettant d'abriter 3 280 fantassins, le quartier de cavalerie n'accueillant plus que 200 chevaux.

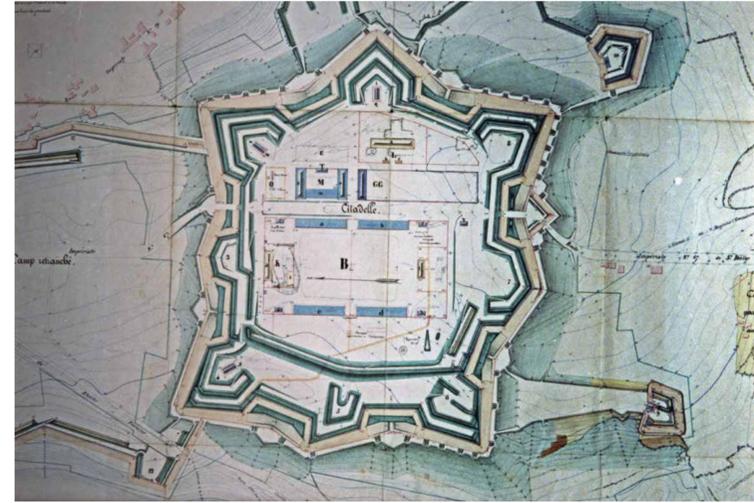
In fine, au gré des orientations budgétaires et stratégiques, la citadelle est dimensionnée pour accueillir :

- 3 000 fantassins,
- 176 chevaux (pour les officiers et les transports),
- une infirmerie-hôpital pour 140 malades,
- des magasins pour 4 400 000 rations,
- 200 tonnes de poudre.

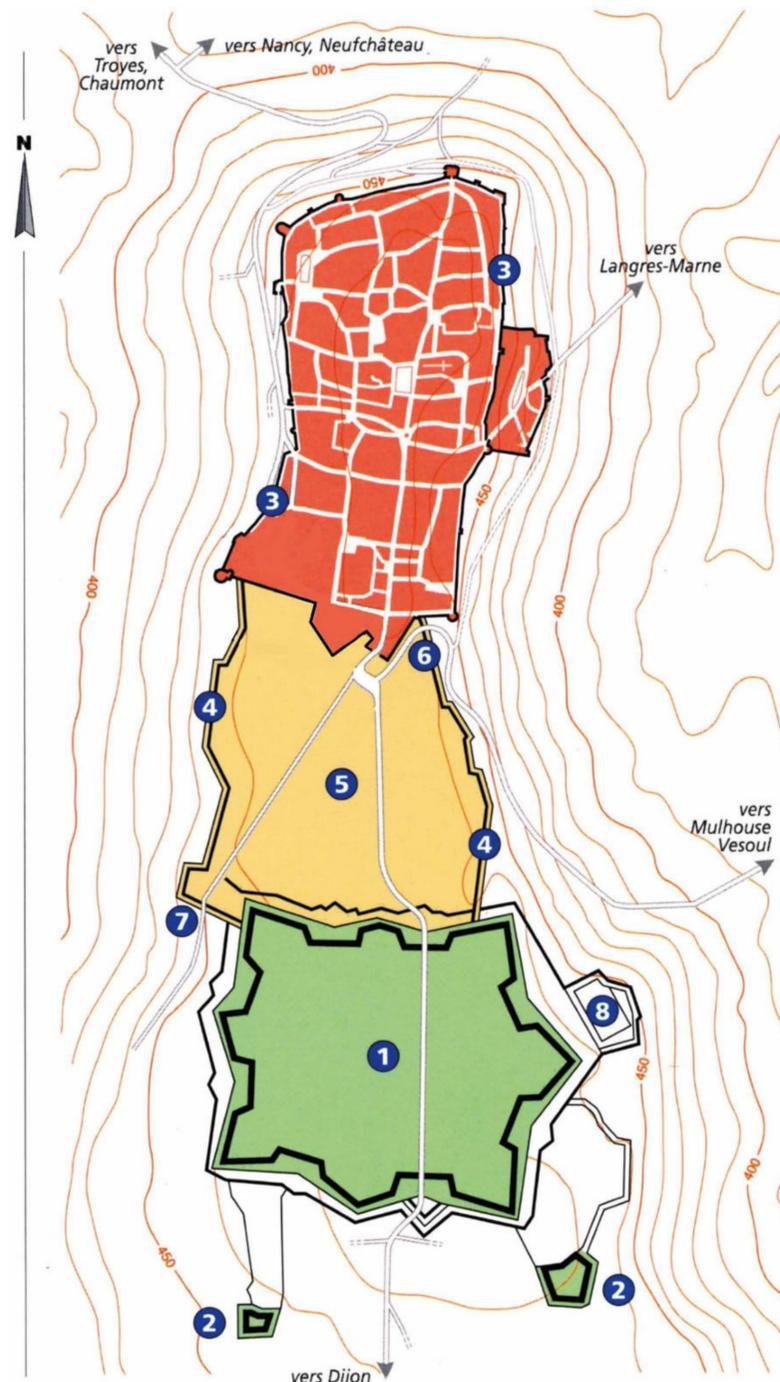
Sa capacité de dépôt et de ravitaillement est ramenée à 13 000 hommes (mais toujours 1 000 chevaux) durant 6 mois.

Un nouveau modèle de forteresse « à deux têtes »

En définitive, nonobstant les réajustements et les modifications de projets, c'est un nouveau modèle de forteresse qui est réalisé. En 1845, la question du front sud de l'enceinte urbaine est tranchée en faveur de sa conservation. Cette décision modifie la conception stratégique de la place forte. Ne privilégiant désormais aucune hypothèse d'attaque, que celle-ci ait la ville ou bien la citadelle en premier objectif, le Comité des Fortifications réhabilite l'enceinte urbaine. Cette dernière n'est plus conçue comme une simple extension septentrionale de la citadelle. En se refermant sur elle-même, elle acquiert à nouveau un rôle défensif autonome, capable de suppléer à l'éventuelle défaillance de la citadelle. Il se dessine ainsi une place-forte originale « à deux têtes » conçues « bastion contre bastion » pouvant continuer à se défendre si l'une ou l'autre tombe aux mains de l'ennemi.



La citadelle en 1859, à la fin des travaux du projet définitif en 1842 - service historique de la Défense



Plan de la forteresse de Langres vers 1885

0 m 500

- | | |
|-------------------------|---------------------------|
| citadelle 1 | camp retranché 5 |
| lunettes 2 | porte des Auges 6 |
| enceinte urbaine 3 | pont de Blanchefontaine 7 |
| courtines de jonction 4 | parc à fourrages 8 |

LES FORTIFICATIONS

Éléments de balistique

Inventée au début du XIV^e siècle, l'artillerie à feu connaît à la fin du XV^e siècle quatre innovations technologiques déterminantes :

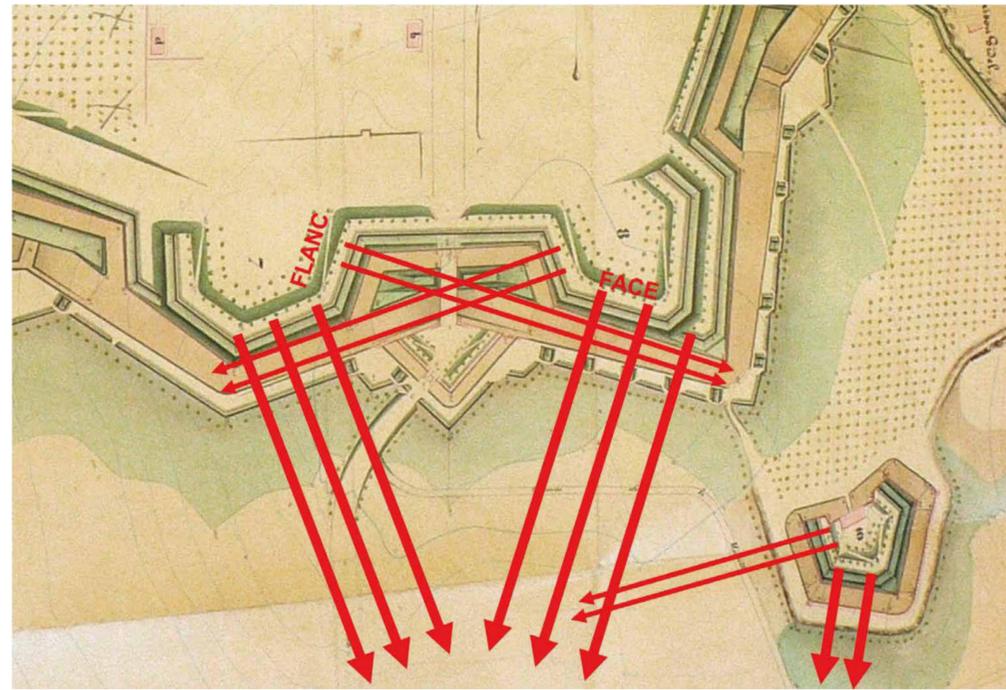
- stabilisation des proportions de la poudre noire (qui devient plus sûre et efficace),
- généralisation du boulet métallique (qui se substitue au boulet en pierre),
- diffusion des fûts moulés (et non plus soudés),
- invention de l'affût individuel permettant une meilleure mobilité et autonomie des canons.

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, un objet inventé par l'homme s'abstrait de la pesanteur durant un instant et atteint des vitesses dépassant les 1 000 km/heure (à raison de 300 mètres/seconde !). En revanche, la durée de vie d'une pièce d'artillerie n'excède pas 600 tirs.

Mais pour être vraiment efficace, un canon se doit de respecter quelques règles :

- s'approcher à 600 mètres de son objectif,
- assurer des tirs directs en trajectoire horizontale

Dans un cas comme dans l'autre, le non-respect de ces règles entraîne une perte de précision rédhibitoire lorsque les ressources en poudre et en projectiles sont comptées pour l'armée d'attaque comme pour l'armée de défense.



Prévision du plan de feu de la citadelle : les faces des bastions et de la lunette assurent de puissants tirs croisés à longue portée contre les batteries d'attaque, les flancs de ces ouvrages réalisent des tirs « anti-personnels » à courte portée - service historique de la Défense

Les bastions

Inventés par les architectes italiens au XV^e siècle, les bastions sont durant 400 ans les éléments incontournables et efficaces des fortifications modernes. Leur forme polygonale est adaptée aux trajectoires rectilignes de l'artillerie. Chaque bastion est constitué de :

- 2 flancs pour des tirs de flanquement à courte portée (environ 200 mètres),
- 2 faces pour des tirs puissants contre l'artillerie d'attaque (environ 600 mètres)

En croisant leurs feux et en se défendant réciproquement, les bastions sont d'une efficacité redoutable. Ils sont complétés par les lunettes qui constituent un échelonnement en profondeur de la ligne de défense particulièrement performant.

Avant même la validation définitive de certains détails de tracé (par exemple le dessin des lunettes), les travaux débutent rapidement, dès 1842 par le front le plus exposé, le front sud.

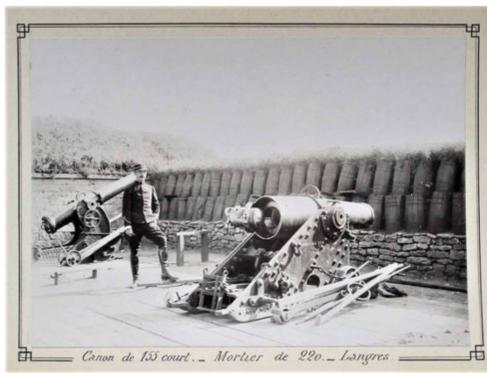
La construction des fortifications et des principaux bâtiments militaires est rapide (1842-1848). Au cours de ces 7 années, près d'1 000 000 de mètres cubes de déblais sont déplacés afin de concevoir une forteresse s'étendant sur 79 hectares (glacis compris) et totalisant plus de 3 000 mètres de périmètre fortifié !

Les 8 bastions sont systématiquement dotés de cavaliers permettant le déploiement de l'artillerie sur deux niveaux de feu. Entre chaque bastion, des tenailles complètent les défenses en protégeant les courtines. Les escarpes taillées en partie dans le roc et revêtues de parements d'au moins 60 centimètres d'épaisseur sont construites avec une hauteur minimum de 10 mètres. Les fossés secs possèdent une largeur d'au moins 15 mètres.

Les 3 poudrières initiales sont installées au cœur des bastions les moins exposés, protégées par les cavaliers en terre. Deux supplémentaires viendront compléter le dispositif 20 ans plus tard.



Bastion sud-est et ses fossés en 1918 - Archives départementales de Haute-Marne



Pièces à longue portée installées sur des plateformes d'artillerie à la citadelle en 1895 - collection particulière



Éléments de poliorcétique

La poliorcétique est l'art de prendre une place-forte. Théorisée par Vauban dans son ouvrage « *Traité des sièges et de l'attaque des places* », elle est présente dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert et enseignée dans toutes les écoles d'application du Génie, à l'instar des techniques de défense des forteresses. Les deux méthodes sont intimement liées : pour bien fortifier, il faut savoir bien « prendre » une place. Et inversement. La poliorcétique comporte des règles, des méthodes d'organisation et des étapes de mise en œuvre très strictes et rationnelles afin d'être les plus efficaces possible. Afin de prendre une place-forte, il faut :

- l'isoler de son territoire afin de la couper de ses ravitaillements et d'éventuels secours,
- repérer ses points faibles et dresser un plan le plus précis possible,
- déterminer un axe d'attaque en face d'un bastion et disposer les premières batteries d'artillerie à 600 mètres de la place,
- multiplier les tirs dans l'axe des faces et des flancs des bastions afin de prendre en enfilade les pièces qui y sont installées,
- rapprocher l'artillerie en plusieurs étapes, au point de parvenir à tirer de plein fouet sur les escarpes,
- monter à l'assaut par la brèche créée par les bombardements répétés ; on estime à environ 25 000 le nombre de projectiles nécessaires à la réalisation d'une brèche ! Mais au-delà de la théorie, il y a la pratique et l'adaptation indispensable aux spécificités du terrain, aux moyens de l'attaque et aux conditions météorologiques.

Batterie de siège à longue portée installée autour de la place de Langres en 1895 - collection particulière



Batterie de siège à longue portée sur affût à col de cigne simulant l'attaque de la place de Langres en 1895
Collection particulière

Une topographie salvatrice

À Langres, la topographie est le meilleur atout défensif de la citadelle. Ici, pas de place pour la surprise ou la diversion. Assaillants comme défenseurs savent que le sort du siège se joue au sud, le seul côté présentant les conditions favorables au déploiement d'une artillerie d'attaque. Les ingénieurs du Génie donnent à ce front une forme savamment étudiée afin de présenter des avantages indéniables pour la défense :

- il est implanté au « sommet » de l'éperon, sur une légère crête dominant la douce déclivité en direction de Saints-Geosmes. Cet avantage topographique de quelques mètres oblige l'ennemi à pointer en hauteur, entraînant une perte de précision,
- le dessin des bastions (en particulier le grand bastion sud, peu aigu) associé à l'étroitesse de l'éperon empêche le déploiement des batteries chargées de prendre en enfilade l'artillerie des faces des bastions. Les pièces de siège se trouvent obligées de tirer de face, dispersant ainsi leur efficacité.

LA DERNIÈRE CITADELLE



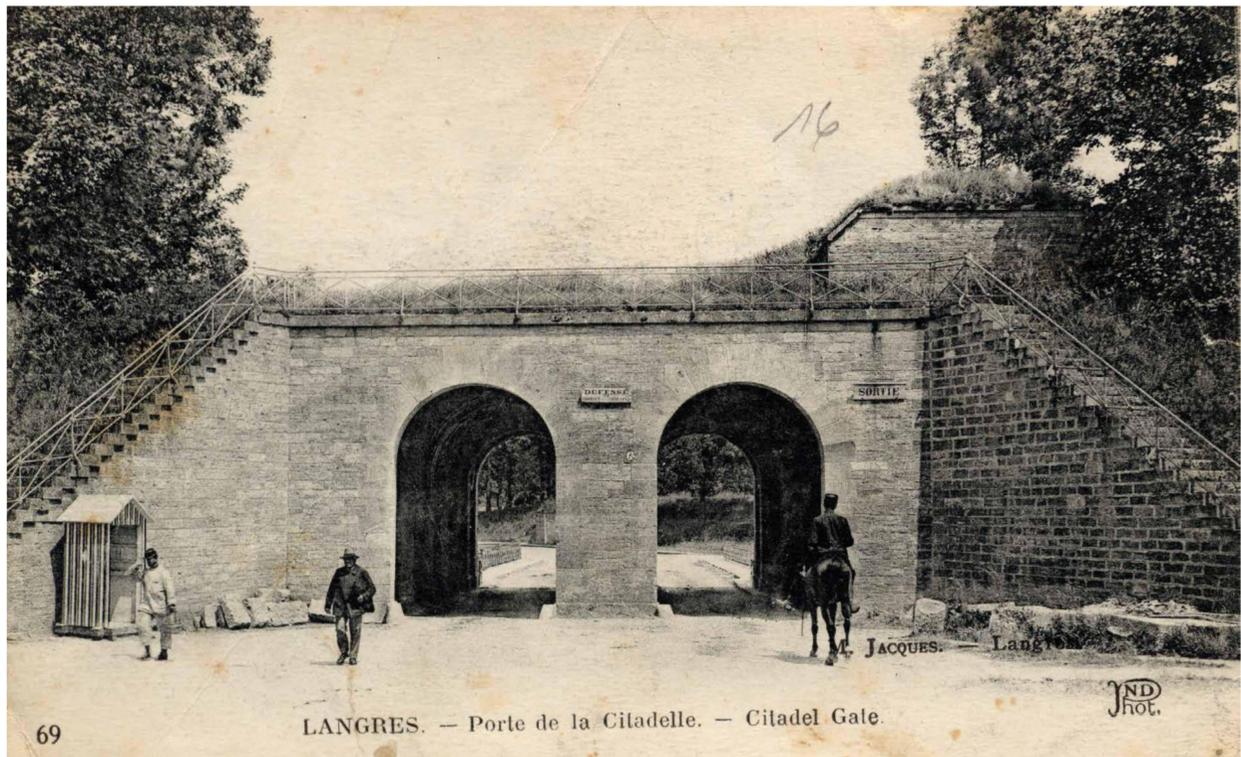
Porte nord de la citadelle en direction de la ville - collection particulière



Porte de la demi-lune sud de la citadelle - collection particulière



Porte sud de la citadelle, après la chicane de la demi-lune - collection particulière



Porte nord de la citadelle vue depuis l'intérieur - collection particulière

Les portes

Dans une forteresse, les portes sont un élément aussi indispensable que vulnérable. À Langres, la spécificité de la citadelle possédant une double issue et une avenue traversante nord-sud vient renforcer l'attention portée aux dispositions défensives.

Les deux portes sont équipées de doubles ponts-levis « à la Poncelet ». Mis au point vers 1820 par le général Jean-Victor Poncelet, ce modèle de pont-levis possède un contrepoids constitué de chaînes formées d'un chapelet de maillons pesant environ 10 kg chacun. Lors du relevage du tablier, le contrepoids articulé descend dans une fosse. Au fur et à mesure, les maillons se déposent et diminuent progressivement la masse du contrepoids, s'adaptant constamment à la masse du tablier. Ce dispositif pratique, rapide et efficace permet de supprimer les flèches (poutres) qui équipaient les pont-levis depuis l'époque médiévale et qui constituaient un point faible des portes, surtout contre les tirs d'artillerie.

En avant de la porte sud, une demi-lune, elle-même équipée de fossés et d'un double ponts-levis, forme une protection destinée à éviter les tirs directs venant du sud.

Au-delà du simple aspect pratique, ces portes sont également un symbole puissant et particulièrement visible. Elles perpétuent la longue tradition (inaugurée par l'arc gallo-romain dès le I^{er} siècle avant J.-C.) de ces passages monumentaux reliant deux espaces distincts. Ils sont emblème et incarnation du pouvoir.

LE CASERNEMENT



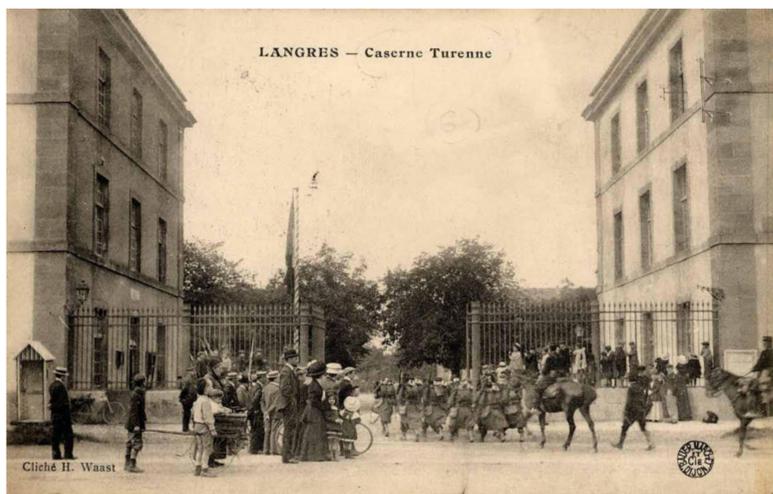
Caserne nord-est en 2010 après réhabilitation, Photo Sylvain Riandet

Les dernières casernes « à l'épreuve »

À l'intérieur de la citadelle, les bâtiments se répartissent de part et d'autre de l'avenue centrale. Au sud se trouve le corps de garde construit en 1854 ; ce modeste bâtiment réalisé entièrement en pierre de taille offre des proportions et des volumes soignés. Constamment occupé par un peloton d'une dizaine de soldats, il était destiné à assurer le contrôle des entrées sud. Le casernement occupe la partie ouest de la forteresse, le plus au nord possible, afin de limiter les effets d'un bombardement. Les quatre énormes casernes d'infanterie (100 x 18 mètres) sont construites très rapidement, à raison de une par an, de 1844 à 1847. Elles sont conçues comme des « petites forteresses » compactes et caparaçonnées. Elles témoignent de la dernière génération de bâtiments construits « à l'épreuve des bombes » mettant les personnels à l'abri des bombardements.

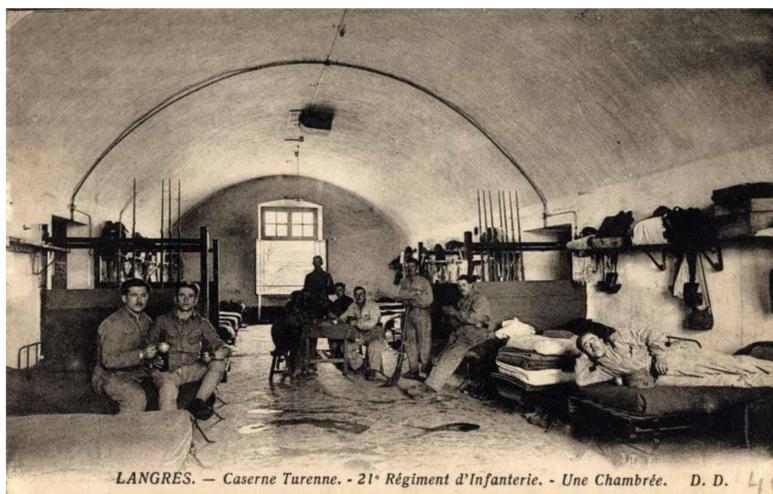


L'avenue et la casernes avant 1870. Les casernes sont encore couvertes d'un toit-terrasse. Collection particulière



Grilles du quartier Turenne lors du retour des manœuvres. Elles sont le lieu idéal de contact entre le monde civil et militaire - collection particulière

Conçues pour accueillir environ 750 soldats chacune, entièrement voûtées (1 mètre d'épaisseur pour la voûte sommitale) sur 3, voire 4 niveaux (pour les deux casernes ouest), elles possèdent initialement un toit-terrasse. Après 1870, afin d'assurer une protection supplémentaire, ce dernier est surmonté d'un massif de terre de plusieurs mètres d'épaisseur sur lequel repose une toiture classique, maîtrisant mieux l'étanchéité. Chaque caserne est dotée de deux citernes (chacune ayant une contenance de 200 à 250 m³) permettant l'alimentation autonome de chaque bâtiment. Les volumes intérieurs, vastes, fonctionnels et clairs, se déploient sur 13 travées, dont 5 abritent des cages d'escaliers. Les aménagements initiaux prévoient des salles dévolues à l'infirmerie, au second étage des bâtiments. Ce brassage entre malades et soldats sera source de bien des épidémies (en particulier celle de choléra en 1854). Un quartier isolé sera bientôt aménagé au nord de la place de dépôt (actuelles réserves des musées). Chaque caserne est équipée d'un bâtiment annexe et indépendant regroupant dans un raccourci hasardeux (mais habituel à l'époque) latrines et cuisines ! Cette partie de la citadelle prit bientôt le nom de « quartier Turenne ».



Une chambrée de casernement vers 1900 - collection particulière

LA PLACE DE DEPOT



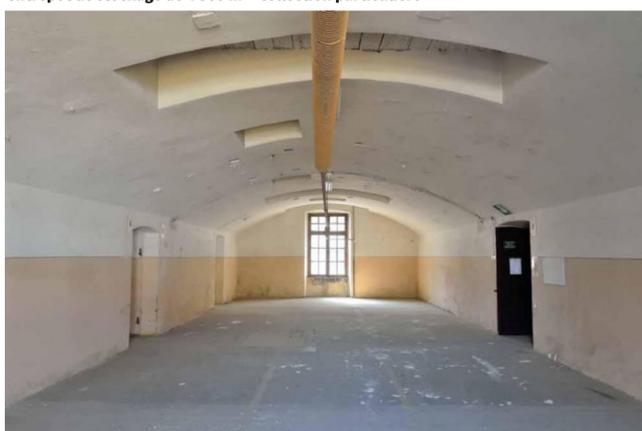
Place de dépôt à droite de l'avenue. La manutention (identifiable par sa cheminée) et l'arsenal ont été complétés en 1875 par un vaste entrepôt de stockage de 4 500 m² - collection particulière



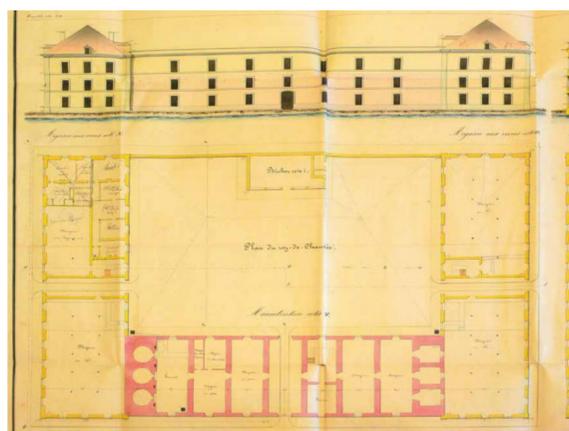
Salle de stockage à structure métallique du second étage de l'aile en retour sud de la manutention
Photo Sylvain Riandet

Une place de dépôt regroupe des établissements assurant un soutien logistique à des unités militaires. Ce soutien consiste en plusieurs missions : fournir des armes et des munitions, des vêtements et des accessoires, des vivres. Une place de dépôt n'est donc pas attachée au service de ses propres troupes ; elle possède suffisamment de stocks pour entretenir d'autres unités (parfois éloignées au gré des affectations) qui viendront s'y fournir durant un conflit.

À Langres, cette base logistique se déploie dans la partie est de la citadelle. Elle est initialement constituée d'une manutention, d'un arsenal et de 3 magasins à poudre.



Salle de stockage du bâtiment voûté de la manutention équipée de trémies de chargement
Photo Sylvain Riandet



Plans du projet de la manutention en 1848 - service historique de la Défense

La manutention

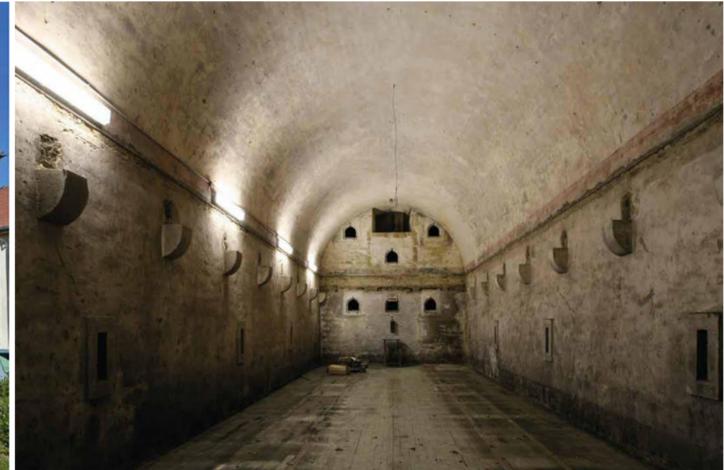
Avec 12 000 m² sur 4 niveaux, c'est le plus grand bâtiment de la citadelle. Construit en 1847-1848, il est pour 1/3 voûté à l'épreuve (bâtiment parallèle à l'avenue), sur un modèle similaire aux casernes d'infanterie. Les contraintes budgétaires obligent les ingénieurs du Génie à abandonner le voûtement pour les 2 ailes en retour. Ils utilisent une armature métallique très novatrice pour l'époque. Si l'enveloppe reste en pierre, la structure interne adopte un parti associant colonnettes en fonte, poutrelles en acier et planchers en bois.

La manutention regroupe :

- 3 fours à pain de 300 rations chacun : la ration journalière du soldat est de 750 g ; tous les 2 jours, le soldat reçoit un pain réglementaire de 1,5 kg (contenant 2 rations). Chaque fournée permet de fabriquer et de cuire 900 rations (450 pains) ; à raison de 13 fournées quotidiennes (rythme élevé), il est possible de fabriquer et cuire 11 700 rations (5 850 pains) ! Chaque pain (en forme de miche), utilise des farines très denses et lourdes, au point que chacun n'ait qu'un diamètre de 20 cm pour une hauteur de 10 cm !
- une paneterie : le pain étant distribué tous les 2 jours, il faut pouvoir stocker 11 700 pains (23 400 rations) dans le magasin au pain jouxtant les fours. Ces pains occupent 1 064 m linéaires sur des étagères à claire-voie, sur 4 rangs en hauteur espacés de 15 cm.
- des magasins pour le stockage des farines, des légumes secs et des viandes : les premières sont stockées à proximité de la boulangerie (pas moins de 30 000 tonnes) ; les seconds regroupent les fèves, pois, lentilles et riz (environ 220 tonnes) sous forme de sacs de 100 kg empilés sur 5 à 6 niveaux de hauteur. Les viandes (plus de 1 000 tonnes de bœuf et lard salés) étaient conservées dans des saloirs.
- des magasins pour le stockage des liquides : hormis l'eau fournie par les citernes, il faut avoir en permanence en tonneaux : 600 000 litres de vin, 1 500 000 litres d'eau de vie et 1 200 000 litres de vinaigre.



Façade sud de l'arsenal - photo Sylvain Riandet



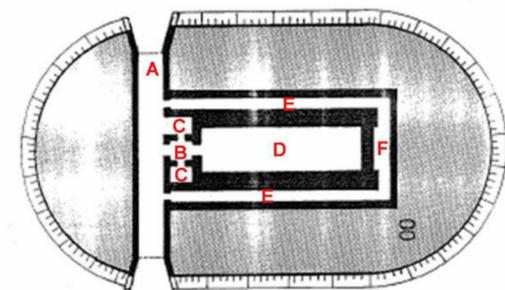
Soute du magasin à poudre nord. Les 6 petites ouvertures du fond ouvrent sur la chambre aux lampes. Les consoles latérales permettent l'installation d'un entresol permettant l'augmentation de la capacité de stockage.

L'arsenal

Construit en 1856-1858 perpendiculairement à l'avenue, c'est le dernier grand bâtiment du projet initial élevé dans la citadelle. D'une surface au sol de 1 000 m², il est entièrement réalisé en pierre de taille. Ses dispositions particulières (3 portes monumentales au rez-de-chaussée, fenêtres avec impostes en plein-cintre) lui confèrent une identité originale et un prestige immédiatement reconnaissable.

Le rez-de-chaussée est dévolu au stockage et à l'entretien des pièces d'artillerie. Ces dernières y sont démontées : les fûts, affûts et trains de roulage sont désassemblés et rangés afin de gagner de la place. L'orientation du bâtiment (le seul à être disposé plein sud) et la systématisation des grandes fenêtres en plein-cintre distribuent un éclairage naturel zénithal particulièrement propice aux tâches d'ateliers tout au long de la journée. L'artillerie entreposée est à la fois celle destinée à la place (afin d'équiper les bastions et lunettes) et celle attachée au dépôt d'un régiment d'artillerie.

L'étage est réservé au stockage des armes portatives (fusils, pistolets, sabres, cuirasses, casques...) minutieusement huilées (pour éviter la rouille) et stockées dans des caisses en bois. Celles-ci prennent place sur des étagères installées jusqu'à 4 mètres de haut.

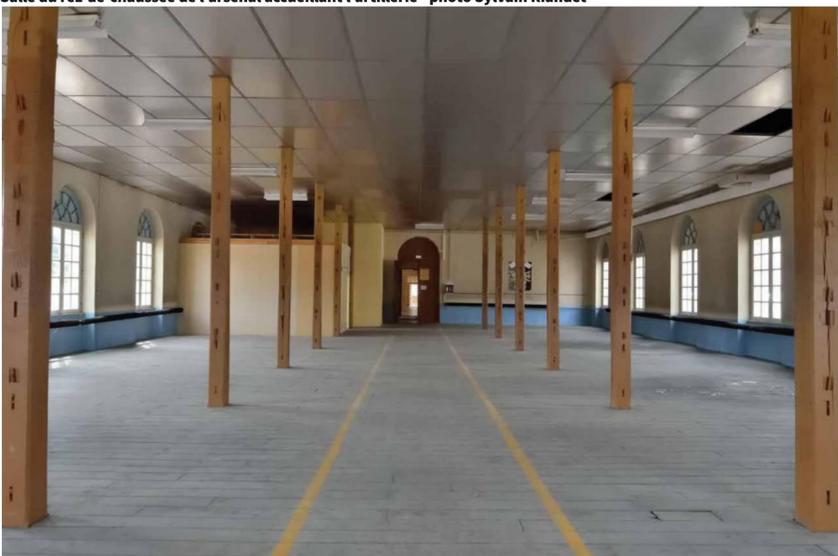


A tunnel d'accès
B sas d'entrée
C atelier
D magasin
E galerie d'aération
F chambre aux lampes

Plan d'un magasin à poudre (1845) modernisé après 1865



Salle du rez-de-chaussée de l'arsenal accueillant l'artillerie - photo Sylvain Riandet



Salle de l'étage de l'arsenal accueillant les armes portatives - photo Sylvain Riandet

Les magasins à poudre

Dans une forteresse, les magasins à poudre (appelés communément « poudrières ») sont implantés le plus loin possible du casernement par souci de protection. C'est la raison pour laquelle les 3 magasins à poudre du projet initial de la citadelle sont aménagés en 1844, 1845 et 1846 au cœur des bastions est, nord-est et nord-ouest, protégés par les cavaliers d'artillerie en terre.

Ils possèdent les caractéristiques suivantes :

- dimensions intérieures : 5,60 x 20 mètres,
- bâtiment rectangulaire voûté à l'épreuve (voûte d'1 mètre d'épaisseur minimum),
- vide sanitaire évitant les remontées capillaires,
- entresol permettant d'augmenter la capacité de stockage,
- pignons (1,5 mètres d'épaisseur) avec aération haute,
- murs latéraux (2 mètres d'épaisseur) équipé d'aérations en baïonnette.

Chaque magasin à poudre peut contenir jusqu'à 60 tonnes de poudre noire contenue dans des tonneaux (130 kg chacun) gerbés sur des étagères en bois. A partir de 1865, pour faire face aux projectiles plus performants (les boulets inertes sont remplacés par les obus explosifs), les magasins sont entièrement modernisés : la toiture initiale est remplacée par un massif de terre d'au moins 5 mètres d'épaisseur et les couloirs latéraux sont voûtés et protégés par ce même massif de terre. L'éclairage est désormais assuré par une chambre aux lampes (opposée à l'entrée de la salle principale) séparée de la soute par une vitre de 20 mm d'épaisseur afin d'éviter toute communication de chaleur.

LA VIE DU SOLDAT

Les différentes unités

Au cours de ses vingt premières années d'existence, la citadelle voit se succéder plusieurs unités, notamment le 50^e Régiment de Ligne. En 1873, le 21^e Régiment d'Infanterie s'installe ; avec les détachements d'autres unités, il occupe la citadelle jusqu'en 1939. Il est le « régiment de Langres » à la fois parce qu'il y est cantonné, mais aussi parce que tous les jeunes sud haut-marnais, durant 4 décennies, y effectuent leur service militaire.

A la veille de la Première Guerre Mondiale, la citadelle héberge la grande majorité des quelque 3 000 soldats que compte alors la place de Langres. A partir de 1930, la moitié sud du quartier Turenne accueille une compagnie de gendarmes mobiles. Lorsque ces derniers quittent les lieux en 1976, la 711^e Compagnie mixte des essences occupe le quartier Turenne depuis 3 ans.

Depuis 1950, l'ancienne place de dépôt est affectée à la maintenance du matériel de transmission : Établissement de Réserve Générale du Matériel des Transmissions (ERGM/T) en 1952, Établissement de Réserve Générale du Matériel Electronique (ERGMELE) en 1973 puis ETABLISSEMENT du MATÉRIEL de Langres (ETAMAT) en 1993. La 15^e Base de Soutien du MATÉRIEL de Besançon (BSMat) est le dernier détachement remplissant cette fonction. Sa dissolution au mois de juin 2014 marque la fin de la présence militaire à Langres.



L'équipe de boulangers de la manutention - collection particulière



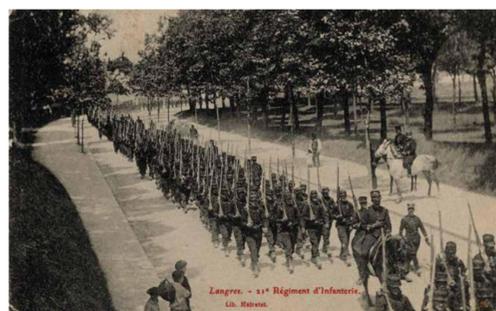
La corvée de quartier consistant à nettoyer le quartier Turenne - collection particulière

Le quotidien du soldat

La journée du soldat est rythmée par de nombreuses corvées : entretien des bâtiments, des extérieurs, des fortifications, mais également le fameux « épluchage des pommes de terre ».

Les entraînements et les exercices sont réguliers (marches, tirs...) et sont souvent vécus comme fastidieux. Le printemps et l'été sont réservés aux manœuvres régimentaires qui font bivouaquer les soldats à plusieurs kilomètres de Langres. Les défilés, toujours très populaires, sont des moments incontournables dans la vie d'une garnison. Ils permettent de renforcer les liens avec le monde civil d'autant plus facilement que le recrutement des régiments est régional.

Certains détachements assurent les tâches quotidiennes indispensables à la vie d'une garnison (boulangerie, cuisine) ou sont affectés à la place de dépôt : gestion des stocks, intendance, service de la manutention. Les plus admirés sont les musiciens qui donnent régulièrement des concerts au kiosque de la place Jeanne - Mance.



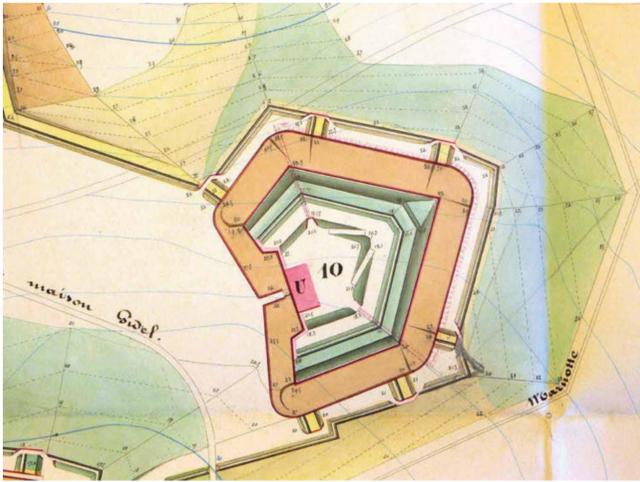
Le défilé du 21^e RI sur l'avenue Turenne - collection particulière



La cantine Duchêne. En l'absence de foyer, elle permet des moments de détente et de convivialité - collection particulière



La célèbre « corvée de patate » - collection particulière



Plan de la Lunette 10 en 1848 - Service historique de la Défense



La cour et le réduit fortifié en 2017 - photo David Covelli

LA LUNETTE 10

Un ouvrage rare

La Lunette 10 est construite en 1847-1848, à environ 200 mètres au sud-est de la citadelle. Cette dénomination a pour origine la numérotation par le Génie militaire des organes de défense de la forteresse. En complément de la Lunette 9 (ancienne station météo), elle permet de mieux « voir » le terrain en avant de la citadelle. Elle a une forme de bastion détaché. Son artillerie permet de défendre le sommet de l'éperon en croisant ses feux avec ceux de la Lunette 9. Pour compléter ses défenses, elle possède une remarquable et très rare galerie de fusillade de 250 mètres de long qui protège le pied des fossés.

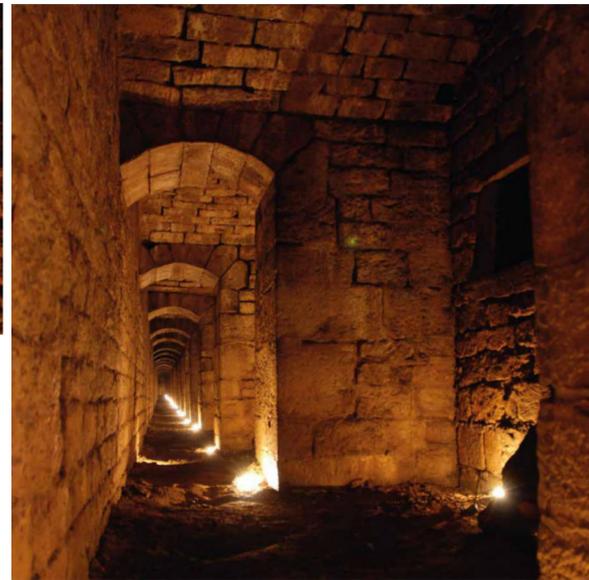
Elle est équipée d'un réduit fortifié rectangulaire permettant de protéger le personnel et pouvant servir de dernier refuge (sorte de « donjon ») en cas d'investissement de l'ouvrage par l'ennemi. Durant les années 1960-1970, ses fossés et ses glacis ont servi de décharge pour la Ville de Langres, défigurant les accès sud.



La cour et le réduit fortifié en 2006 - photo David Covelli



Le couloir d'accès à la galerie de fusillade - photo Sylvain Riandet



La galerie de fusillade - photo Sylvain Riandet



Les fossés nord et le réduit fortifié en 2006. Le pont dormant n'existe plus - photo David Covelli



Le pont dormant reconstruit et le réduit restauré en 2019 - photo David Covelli

Un chantier d'insertion salvateur

En 2006, la Lunette 10 est dans un piteux état... Rachetée par la Ville de Langres quelques années auparavant, l'idée un peu folle de redonner un nouveau destin à cet ouvrage a germé dans la tête de quelques - un(e)s. Grâce à l'association Poinfor, la Mission Locale et la Ville de Langres, un chantier d'insertion a été créé dès décembre 2006.

Il a permis de reconstruire le pont, restaurer les bâtiments et consolider les courtines. Le chantier a également commencé le défrichage des glacis et des fossés reliant la Lunette 10 à la citadelle afin d'en faire des lieux de promenade ombragés, propices à la découverte de la dernière et plus grande citadelle de France...